



**Galataport :
le shopping
à l'heure de
l'expérience**

Meliha Serbes > P. 7

**Zeki Sözer, une vie au
service du journalisme**



Dr Hüseyin Latif > P. 5

**Arkas Sanat et le
Centre Pompidou
inaugurent leur
première exposition
commune :
« Lumina : L'Art de
la couleur et de la
lumière »**

> P. 6



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX
ANNIVERSAIRE
21 ANS

100 TL - 9 euros



www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 258, Septembre 2026



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire
des relations
internationales

Les festivals d'été où la magie opère

Si l'été, en journée, rime avant tout avec plages et baignades, les nuits offrent une tout autre manière de profiter de la saison. Elles sont rythmées par les festivals, les concerts et les spectacles qui donnent à l'été une dimension particulièrement culturelle et festive.

Donavazi : quand le jazz rencontre les rythmes persans

Dans le cadre du Festival international de musique de Gümüşlük, organisé depuis 2004 sous l'impulsion d'un talentueux duo composé, d'une part, de l'artiste d'État et virtuose pianiste Gülsin Onay et, d'autre part, de la pianiste Eren Levendoğlu, j'ai eu la chance, le 31 juillet, d'assister à un concert extraordinaire sur la plage de Gümüşlük. Donavazi est un duo piano-percussions fondé en 2021 par le pianiste, chanteur et compositeur iranien Mazyar Younesi et le percussionniste et compositeur Rouzbeh Fadavi. Avec Donavazi, les deux musiciens proposent une rencontre entre deux mondes musicaux : l'improvisation et les harmonies du jazz d'un côté, les rythmes et les traditions mélodiques iraniennes de l'autre.



> P. 9

Le combat par les mots : Feyza Altun, l'écriture comme arme de libération



Reconnue pour ses prises de position audacieuses et son combat acharné contre les violences faites aux femmes, Feyza Altun est bien plus qu'une simple avocate. Militante, écrivaine et féministe engagée, elle brise les codes et bouscule les attentes de la société turque. À travers un entretien intime, l'autrice de 38 ans revient sur la publication de son dernier roman à succès, *On the Edge: Three Women*, une œuvre aussi bouleversante que dérangeante, centrée sur les destins croisés de trois femmes confrontées à l'injustice.

De l'ombre à la lumière : la mémoire de trois générations

C'est dans son cabinet, entre deux audiences, que Feyza Altun nous reçoit. Mère de famille, avocate et écrivaine, cette militante passionnée mène de front tous ses engagements. Déjà reconnue pour sa trilogie féministe (*Kadının Fenni*, *Kadının Derdi* et *Kadının Erki*), elle signe son retour avec un récit plus intime. En croisant le destin de trois femmes appartenant à trois générations, l'autrice montre comment le féminisme est devenu son propre moteur d'émancipation.



T.H. et F.B. > P. 4



**À 19 ans, Elif Duru Koçal
publie son deuxième livre**

Elsa Malkoun > P. 4

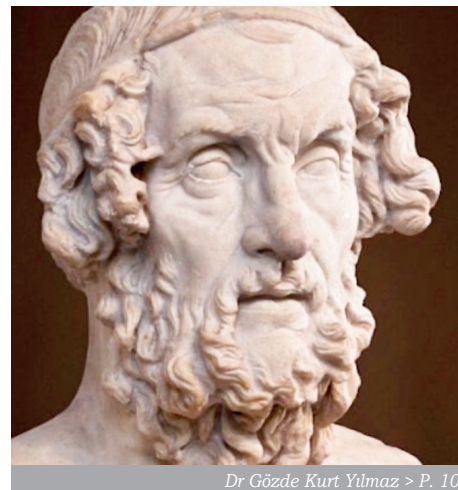
Retour sur...

Ceuta, Melilla et les autres...
Eren M. Paykal p. 2

Contrôler, Derya Adıgüzel p. 6

Attention à l'effet boomerang !..
Gisèle Durero-Köseoğlu p. 11

Odyssey...



Dr Gözde Kurt Yılmaz > P. 10

Une affaire turque : le dilemme de l'appartenance



Simruğ Bahadır > P. 12



Dr Olivier Buirette

Située au nord-ouest de l'ex-Yougoslavie, d'une superficie d'environ 20 000 kilomètres carrés pour un peu plus de 2 millions d'habitants, la Slovénie fut un des premiers pays à faire sécession de la Yougoslavie en proclamant son indépendance le 25 juin 1991. Il fut aussi un des premiers à intégrer l'OTAN puis l'Union européenne la même année, en 2004, et à entrer dans la zone Euro le 1^{er} janvier 2007.

Pays essentiellement alpestre avec une frontière importante avec l'Autriche et l'Italie, la Slovénie possède cependant un débouché maritime, certes réduit, dans le Golfe de Venise.

Son histoire suit celle des pays de la région : intégration dans l'Empire romain dès le 1^{er} siècle de notre ère, assimilation à la Carinthie à l'époque médiévale, puis dominations successives de l'Empire carolingien, du Saint-Empire romain germanique et de l'Empire ottoman. La Slovénie fut, comme tous les peuples des Balkans, marquée par le reflux turc au XIX^e siècle à la faveur du réveil des na-

Où en est la Slovénie à l'automne 2026 ?

tionalités. Elle se trouva naturellement associée dans le mouvement d'union des Slaves du Sud qui lança la création, après la première guerre mondiale, de l'État dit SHS des Serbes, Croates et Slovènes, qui devint la Yougoslavie royale des années 30 et enfin la fédération yougoslave de Tito après 1945.

La Slovénie fut aussi le cadre de conflits, notamment au bord de la mer Adriatique, avec la question de l'Istrie et de la ville de Fiume, source de rivalités entre l'Italie et la Croatie.

Ce petit État, situé à l'extrême nord de l'ex-Yougoslavie, reste typique de ces régions balkaniques aux frontières complexes. En effet, la région autrichienne limitrophe est la province de Carinthie ; et récemment encore, le discours de l'extrême-droite autrichienne qualifiait la Slovénie de « Carinthie du Sud », renvoyant ainsi à la nostalgie des anciens Saint-Empire, Empire d'Autriche puis de l'Empire austro-hongrois après 1867, date à laquelle l'ensemble de la région y fut intégré jusqu'en 1918.

Ne l'oublions pas, la « double monarchie » était aussi une puissance maritime

considérable en Méditerranée ; le démembrement de sa flotte, à la faveur notamment des Traités de Saint-Germain-en-Laye et de Trianon, fut d'ailleurs un enjeu important.

La Slovénie se présente donc actuellement comme un État stable sur le plan politique, social et économique, avec une présidente en poste depuis 2022, Nataša Pirc Musar, sans étiquette politique. Son prédécesseur était le social-démocrate Borut Pahor. Le premier ministre actuel est en place depuis le 22 mai 2026. Issu lors des dernières législatives d'un parti de centre droit, le SDS (Parti Démocratique Slovène), il gouverne au sein d'une coalition multipartite. Son prédécesseur, Robert Golob, avait été chef du gouvernement de 2022 à 2026 au sein d'une coalition de gauche et écologiste.

Un pays paisible donc, avec une alternance démocratique et régulière pour cette république parlementaire.

Bien sûr, comme tous les pays de l'ex-Yougoslavie et plus généralement des Balkans, la Slovénie est marquée par les identités qui se trouvent à ses frontières. La formation de la Yougoslavie



après la Première Guerre mondiale s'est évidemment faite au détriment d'un certain nombre de pays frontaliers. C'est le cas de l'Italie, même si le problème de l'Istrie et de la ville de Fiume concernait surtout la Croatie. Au nord, l'Autriche a également perdu des territoires, au profit justement de la création de l'État des Serbes Croates et Slovènes. Enfin, à l'est, n'oublions pas le cas de la Hongrie. Toute cette région faisait partie des confins de la double monarchie austro-hongroise.

Mais n'est-ce pas là la chance de ce petit pays, riche de tant de diversités culturelles et historiques ? Il est un peu comme l'est l'Union européenne, dont la belle devise est « Unis dans la diversité ». Voilà un bel exemple d'intégration stabilisatrice d'un État des Balkans de l'Ouest dans l'Union européenne.



Eren M. Paykal

Des spéculations ont éclaté quant aux responsabilités du royaume marocain, des États-Unis et de

l'État d'Israël, qui sont farouchement opposés à la politique étrangère du gouvernement espagnol actuel, et quant à la volonté du royaume chérifien de s'approprier des territoires espagnols en Afrique, qu'il revendique. Ces positions stratégiques ne sont pas le sujet de cet article. On pourrait y revenir dans le futur. Ici, je me contenterai de donner un aperçu des statuts des territoires extra-européens pour mieux comprendre la situation de ces entités.

Les territoires extra-européens de l'Union européenne sont classés selon deux catégories principales : les régions ultrapériphériques (RUP) et les pays et territoires d'outre-mer (PTOM). Ils dépendent constitutionnellement de la France, de l'Espagne, du Portugal, des Pays-Bas et du Danemark.

Les régions ultrapériphériques (RUP)

Ces territoires font pleinement partie de l'Union européenne, et le droit communautaire s'y applique avec des adaptations possibles en raison de leur éloignement.

France : Guadeloupe, Guyane, Martinique, Mayotte, La Réunion et Saint-Martin.

Espagne : Îles Canaries.

Portugal : Açores et Madère.

Les pays et territoires d'outre-mer (PTOM)

Ces 13 territoires entretiennent un statut d'association avec l'UE : ils ne font pas partie intégrante de l'Union et le droit européen ne s'y applique pas directement, bien que leurs habitants possèdent la citoyenneté européenne.

Ceuta, Melilla et les autres...

La ville espagnole de Ceuta, située en Afrique, a été le théâtre d'une sorte d'invasion éphémère et rocambolesque par de soi-disant migrants marocains. Cet événement migratoire sans précédent a provoqué un tollé en Espagne mais aussi dans l'ensemble de l'UE, démontrant les fractures internes et les dissensions entre divers pays membres.

France : Nouvelle-Calédonie, Polynésie française, Saint-Pierre-et-Miquelon, Terres australes et antarctiques françaises (TAAF), Wallis-et-Futuna et Saint-Barthélemy.

Pays-Bas : Aruba, Bonaire, Curaçao, Saba, Saint-Eustache et Sint-Maarten.

Danemark : Groenland.

Les règles douanières et de circulation (Schengen) diffèrent radicalement selon le statut du territoire selon qu'il est RUP ou PTOM, car aucun de ces territoires extra-européens ne fait partie de l'espace Schengen.

Les RUP font partie du territoire douanier de l'UE (sauf exceptions), mais restent en dehors de l'espace Schengen. Le dispositif Schengen ne s'applique donc pas à ces territoires.

Un citoyen européen y voyage avec sa seule carte d'identité ou un passeport valide, tandis qu'un étranger soumis à visa Schengen a besoin d'un visa national spécifique pour s'y rendre.

Sur le plan du régime douanier, elles font partie du territoire douanier de l'UE.

Les PTOM, quant à eux, sont totalement étrangers au droit de l'UE en matière de frontières et de commerce. Ils sont totalement hors espace Schengen. Les visas Schengen n'y sont pas valables, il faut un visa d'outre-mer spécifique délivré par le pays concerné (France, Pays-Bas, Danemark). De plus, ils sont hors territoire douanier de l'UE et hors territoire fiscal.

Le statut de Ceuta et Melilla, ainsi que celui des **Plazas de Soberanía** (petits territoires inhabités, îles ou enclaves espagnoles en Afrique), est unique au sein de l'Union européenne.

Contrairement aux RUP ou aux PTOM, ces territoires ne sont pas considérés comme des dépendances d'outre-mer. Ce sont des territoires souverains espagnols de plein droit, rattachés à l'Europe depuis le XV^e et le XVII^e siècle.

Pourtant, en raison de leur situation géographique en Afrique du Nord, ils font l'objet d'un régime juridique et douanier très spécifique. Ils font pleinement partie de l'Espagne et de l'Union européenne.

Leurs habitants possèdent la citoyenneté européenne et la monnaie utilisée est l'euro. Les deux enclaves appliquent les règles de visa Schengen. Toutefois, elles disposent d'une dérogation unique en Europe : l'entrée irrégulière dans ces villes ne donne pas le droit de circuler dans le reste de l'Europe. Des contrôles d'identité systématiques (Schengen) sont maintenus aux ports et aéroports pour toute personne voyageant de Ceuta ou Melilla vers l'Espagne continentale ou le reste de l'espace Schengen. Elles sont exclues du territoire douanier de l'UE et de la zone TVA européenne. À la place, elles appliquent un impôt local réduit (IPSI) et bénéficient d'une exemption totale de droits de douane pour l'import-export de produits originaires de l'UE. Il existe aussi des régions dans les États membres où la totalité du droit européen ne s'applique pas. Leur statut est alors parfois proche de celui des PTOM au plan communautaire européen, mais elles ne bénéficient pas des fonds structurels spécifiques alloués aux PTOM et aux RUP. Juridiquement, ces régions font partie de l'Union européenne : comme les Îles Åland, État associé de la Finlande jouissant d'une grande autonomie. D'autres petits territoires comme Campione d'Italia, enclave italienne en Suisse, présentent des particularités spécifiques. Quant aux Îles Féroé, pays constituant du Royaume du Danemark, elles sont considérées comme territoire associé par rapport à l'Union européenne. Les relations formelles entre les deux parties sont régies par deux accords bilatéraux : un accord bilatéral de pêche (1977) et un accord de libre-échange. Les Îles Féroé ont souhaité garder leurs distances avec l'UE, surtout en matière de droits de pêche.



RENAULT BOREAL

Türkiye'de üretildi



RE-025-LT



yıla varan*
garanti

630 lt bagaj hacmi**
25 adet gelişmiş sürüş destek sistemi***
Google ile entegre openR link,
sesli kontrol ve 100'den fazla uygulama****
full hybrid E-Tech 160 hp versiyonu da mevcuttur

*7 yıl veya 160.000 km'ye varan (hangisi önce dolarsa) garanti koşulları için ayrıntılı bilgi renault.com.tr'de.
versiyona göre değişiklik gösterebilir. *iconic versiyonunda geçerlidir. ****Google, Google Haritalar, Google Asistan ve diğer markalar Google LLC'nin ticari markalarıdır. Renault Boreal'in karma co₂ salımı 108-149 g/km, ortalama yakıt tüketimi 4,8-6,6 lt/100 km aralığındadır. temsili model üzerinde gösterilen ekipman ve aksesuarlar, versiyonlara ve satışa sunuldukları ülkelere göre farklılık gösterebilir. ayrıntılı bilgi yetkili satıcılar ve renault.com.tr'de.

Renault'nun tercihi Castrol

renault.com.tr



Le combat par les mots : Feyza Altun, l'écriture comme arme de libération

(Suite de la page 1)

Contrairement à ses précédents ouvrages, qui visaient à vulgariser le droit afin de le rendre accessible au plus grand nombre, ce récit s'inspire de sa propre histoire, de celle de sa mère et de sa grand-mère. Une approche intime qu'elle a présentée à l'international lors d'une conférence organisée au Palais de Westminster, à Londres, par le centre de recherche CEFTUS. Devant le parlement britannique, Feyza Altun a dénoncé la marginalisation des femmes dans les démocraties contemporaines. Une réalité particulièrement marquée en Turquie où, selon elle, « dans des pays comme le nôtre, les femmes vivent en marge de la loi, de la société et de la vie. Nous sommes des femmes à l'écart ».

Pour l'avocate, l'accès à la justice demeure un privilège. Face à la précarité économique, obtenir justice relève souvent du parcours du combattant, en particulier pour les femmes isolées ou dépendantes financièrement.

Briser la chaîne du silence et du traumatisme intergénérationnel

Ce récit puise ses racines dans une tragédie familiale. « Oui, ce livre, c'est moi, ma mère et ma grand-mère », nous confie Feyza Altun. « Je n'ai jamais connu ma grand-mère : elle a été tuée sous les yeux de ma mère. C'est cette histoire que le livre raconte. »

En couchant ce drame sur le papier, l'écrivaine explore les profondeurs de la souffrance humaine. Le lecteur découvre des personnages profondément meurtris, mais l'écriture invite à l'empathie. « Dans chaque histoire, on finit par se dire qu'elle a raison et qu'elle a le droit d'agir ainsi, même lorsqu'elle commet des erreurs. On comprend pourquoi elle agit de cette façon. À la lecture, on ressent de la colère ou de l'anxiété, mais on comprend. Je comprends ma mère et ma grand-mère. » Cette quête de compréhension constitue une tentative de rompre le cycle de la transmission des traumatismes.

« J'essaie de faire la paix avec ce qu'elle a vécu », poursuit-elle. « Si un jour mon enfant grandit avec ses propres traumatismes et me dit que je lui ai fait du mal, je le comprendrai et j'essaierai de l'écouter. » Pour Feyza Altun, le traumatisme intergénérationnel est alimenté par le secret familial.



« La violence, et surtout le silence qui lui succède, créent des blessures ouvertes. Le silence aggrave les choses, tandis que la parole peut libérer. Par exemple, les violences sexuelles commises contre les enfants restent un sujet tabou. Personne n'en parle, car lorsque les enfants s'expriment, personne ne les croit. Nous devons commencer à parler et croire ce que disent les enfants. »

L'espoir au fond du gouffre : déranger pour reconstruire

Malgré la noirceur de son récit, Feyza Altun refuse de céder au fatalisme. Son propre parcours est un message d'espoir. « Je suis née tout au fond d'un gouffre très profond. J'ai grimpé pour m'en sortir et devenir l'avocate et l'écrivaine reconnue que je suis aujourd'hui. Le féminisme m'a montré le chemin et m'a sauvée. » Selon elle, chacun peut trouver une voie pour se reconstruire, que ce soit à travers l'engagement, l'art, les études ou l'écriture. « Les traumatismes appartiennent au passé, ils ne sont plus réels. Il faut trouver un moyen de s'en sortir avec ce que l'on sait faire : peindre, lire, écrire ou apprendre. »

Cette émancipation passe également par une redéfinition du féminisme dans une société turque profondément polarisée.

« Chez nous, dès que l'on se dit féministe, on nous accuse de détester les hommes.



C'est faux. Je veux simplement que nous soyons égaux. Pour moi, tout le monde devrait être féministe. »

Cette volonté d'exposer la réalité la plus crue définit son style, souvent qualifié de postmoderne.

« J'écris à l'instinct, comme je le ressens. Si mon style est postmoderne, c'est peut-être parce que je suis moi-même une femme postmoderne, constamment présentée comme étant en marge des normes établies. »

Cette marginalité assumée constitue sa plus grande force face à la culture du silence.

« En Turquie, nous ne sommes pas une société ouverte. Parler librement dérange. Il existe cette idée qu'il vaut mieux dissimuler un délit plutôt que de l'exposer publiquement. Le silence est toléré, tandis que la parole est souvent sanctionnée. Et moi, j'adore révéler ce que l'on voudrait cacher. Quand j'ai raconté avoir été victime d'abus au sein de ma propre famille, certains m'ont accusée de vouloir attirer l'attention. Mais déranger est parfois nécessaire. Lorsque nos certitudes sont bousculées, nous commençons à changer. La société a besoin d'être dérangée pour guérir et évoluer. »

* Propos recueillis par
Thaïs Hoareau et Fériel Bouamama

À 19 ans, Elif Duru Koçal publie son deuxième livre

Élève au lycée Notre-Dame-de-Sion, Elif Duru Koçal poursuit déjà un parcours littéraire prometteur. L'an dernier, les éditions Ötügen ont publié son recueil de textes *Ay Bizi Terk Etmeden* (Avant que la lune ne nous quitte).

Dans cet ouvrage sensible, elle explore les thèmes de l'oubli, du vieillissement, de la lumière de la lune et de l'écriture comme moyen de préserver la mémoire et la singularité de chacun. Celle qui n'écrit que la nuit nous a accordé une interview en français, dans laquelle elle explique vouloir laisser au lecteur une grande liberté d'interprétation.

Depuis quand écris-tu ?

Un jour, je n'arrivais pas à dormir à cause de mes rêves étranges. Je l'ai dit

à ma mère, qui m'a conseillé d'écrire ce que je ressentais sur mon blog. J'ai commencé ainsi, à l'âge de 12 ans, en publiant de petites histoires sur mon blog ou dans des revues littéraires. À 15 ans, j'ai publié un court roman, une histoire policière et fantastique mettant en scène une détective. J'écris surtout des récits mélancoliques qui décrivent une scène unique, souvent nocturne, traversée par des émotions profondes. Ce sont des textes volontairement ouverts, afin de laisser à mes lecteurs un espace d'interprétation.

Comment as-tu écrit ton nouveau livre, Avant que la lune ne nous quitte ?

Mon livre est paru à la fin de l'année 2025. Il rassemble seize courts textes que j'ai écrits pendant mes années de lycée. Les illustrations florales ont été réalisées par ma mère.

Je m'inspire avant tout de mes expériences personnelles et de mes émotions. Par exemple, pour une histoire qui se déroule dans un café, je l'ai observé pendant un mois avant d'écrire. Je ne peux écrire que la nuit. Deux ou trois fois par semaine, j'écris pendant trois ou quatre heures après minuit.

Que représente la lune dans ton livre ?

Elle représente beaucoup de choses. C'est un symbole que j'aime énormément. Je pense qu'elle mérite davantage d'attention. Contrairement au soleil, elle est moins remarquée, alors qu'elle éclaire elle aussi. Dans la vie, il existe des choses

que l'on considère comme secondaires, des émotions que l'on refoule, mais qui deviennent plus visibles dans la nuit.

Je vois que les thèmes de l'écriture et de l'oubli reviennent souvent dans ton livre...

Oui. Je n'aime pas oublier et, à vrai dire, j'ai l'impression d'en être incapable. Les autres peuvent oublier, mais, pour moi, cela est presque impossible, ce qui me cause de l'anxiété. Alors j'écris tout : des histoires qui deviennent une trace du passé, afin que les autres n'oublient pas ce dont je me souviens.

J'ai également remarqué l'image du trajet, de la route. Fais-tu référence à la migration, ou plutôt au parcours de chacun ?

J'aime beaucoup les routes et les voyages ; ce sont des symboles importants pour moi. En revanche, je ne pense pas spécialement à la migration. Je préfère laisser une place à l'interprétation. Mes textes ne sont pas totalement explicites, alors chacun peut y trouver son propre sens.

Souhaitais-tu transmettre un message particulier ?

Pas vraiment. Mon objectif est avant tout de transmettre des émotions et de faire ressentir quelque chose au lecteur.

Qu'est-ce qui te plaît le plus dans l'écriture ?

Écrire m'apaise. J'oublie tout ce qui m'entoure. C'est probablement ce que je fais le mieux. Je ne peux pas m'arrêter

d'écrire. J'essaie de comprendre pourquoi j'écris, mais la réponse change chaque jour.

Qu'aimerais-tu faire après le lycée ?

J'aimerais partir en France pour étudier la sociologie à la Sorbonne, puis poursuivre avec un master de journalisme à Sciences Po. J'apprends le français depuis cinq ans grâce à mon école. En ce moment, j'essaie de traduire moi-même mes histoires en français, même si mon dernier livre a été traduit par une traductrice professionnelle.

D'où vient ton intérêt pour la France et la langue française ?

La France a été le premier pays que j'ai visité lorsque j'étais enfant et j'en ai gardé un très beau souvenir. J'avais également une amie française qui ne parlait pas turc. Nous jouions ensemble lorsque nous étions petites et je voulais pouvoir communiquer avec elle dans une langue commune. Malheureusement, nous nous sommes perdues de vue depuis plusieurs années.

Quels sont tes projets d'écriture ?

J'écris un roman depuis cinq ans et j'aimerais le terminer cet été, car ce sera plus compliqué lorsque je serai en France. C'est une dystopie. À une période, j'étais passionnée par ce genre littéraire et j'ai lu presque tous les grands classiques. Je pense que c'est ce que j'ai écrit de mieux jusqu'à présent, et j'espère vraiment pouvoir le publier.

* Elsa Malkoun





Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Né le 1^{er} juillet 1934 à Karacabey, dans la province de Bursa, Zeki Sözer appartient à cette génération de journalistes turcs dont le parcours personnel se confond avec les grandes transformations du pays. À travers les photographies et les souvenirs réunis autour de lui se dessine une vie traversée par la guerre, les difficultés, mais aussi par une passion constante pour le journalisme.

Son enfance est marquée très tôt par la disparition de son père, alors qu'il n'a que cinq ans. La famille quitte Karacabey pour Bursa, où elle s'installe dans une grande pièce louée à Kıymet Hanım, la tante de Zeki Müren. La Seconde Guerre mondiale bouleverse ensuite leur quotidien. Sözer séjourne notamment à Hacıköy, où son beau-frère est instituteur. Il y découvre la vie rurale, apprend à monter à cheval et même à lancer le javelot.

La guerre pèse lourdement sur la famille. Son frère est appelé sous les drapeaux et son beau-frère, officier de réserve, reprend également du service. Sözer évoque aussi les conséquences plus anciennes de la guerre d'indépendance : à Karacabey, les biens de sa famille avaient été détruits et leur maison incendiée. « La Seconde Guerre mondiale nous avait appauvris sans même que nous y participions », résume-t-il.

Après des études au lycée de Manisa, dont il sort diplômé en 1954-1955, il part à Ankara pour étudier le droit.

Zeki Sözer, une vie au service du journalisme

La galerie d'art Brieflyart a accueilli, du 6 au 21 août 2026, l'exposition « Zeki Sözer, l'homme des premières ». Considérant comme l'un de mes devoirs historiques importants de présenter aux lecteurs d'Aujourd'hui la Turquie ce grand témoin vivant de l'histoire des médias turcs, j'ai visité l'exposition en compagnie du célèbre photographe Aramis Kalay, avant de m'entretenir avec Zeki Sözer.

Il doit travailler parallèlement à ses études, notamment comme jardinier à la municipalité. Il interrompt finalement son cursus et effectue son service militaire comme officier de réserve, avant d'être affecté à l'usine principale de maintenance aéronautique des forces terrestres à Polatlı.

C'est à son retour de l'armée que commence véritablement sa carrière de journaliste. En 1958, il entre dans un bureau qui fournit les nouvelles d'Ankara aux journaux *Yeni Asır*, *Son Posta* et *Havadis*. Son responsable est alors Mekki Sait Esen, ancien correspondant à Ankara de *Cumhuriyet*. Sözer insiste sur un principe qui marquera toute sa carrière : malgré leurs engagements po-

litiques, les propriétaires des journaux ne lui dictaient pas ce qu'il devait écrire. Le coup d'État du 27 mai 1960 bouleverse à nouveau son parcours. Ses employeurs sont envoyés à Yassıada et les journaux interrompent temporairement leur publication. Il rejoint ensuite le bureau d'Ankara du quotidien *Dünya*, dirigé par Falih Rıfkı Atay et Bedii Faik. Sa trajectoire le conduira ensuite à la TRT puis à *Milliyet*, où il occupera d'importantes responsabilités. Ses confrères gardent de lui l'image d'un journaliste calme, mesuré et profondément attaché à son métier. Melih Aşık se souvient d'un homme « positif, serein, réfléchi », respectueux de sa profession et digne de confiance. Namık Koçak souligne, lui, son sang-froid face aux erreurs et aux nouvelles manquées : plutôt que de chercher un coupable, Sözer demandait d'en comprendre les raisons et d'éviter qu'elles ne se reproduisent.

Özdemir İnce rappelle également la confiance qu'il accordait à ses collaborateurs à la TRT. Mehmet Turan Akköprülü décrit un homme resté curieux de tout : presse, peinture, théâtre, art et littérature. Malgré les années, écrit-il, Sözer n'a rien perdu de son énergie, de son dynamisme ni de ses réflexes de journaliste.



Pour Pinar et Tufan Türenç, il est aussi l'ami fidèle d'une génération de journalistes qui a fait vivre Cağaloğlu et *Milliyet*. Nazım Alpman le situe dans la tradition d'Abdi İpekçi : un dirigeant qui, malgré une grande carrière, n'a jamais laissé son ego prendre le dessus et dont la porte restait ouverte.

Derrière le journaliste apparaît enfin l'homme. Au lycée de Manisa, il rencontre Keriman Ersöz, dont il tombe amoureux. Leur mariage durera 65 ans, jusqu'au décès de son épouse. Deux filles et deux petits-enfants sont nés de cette union.

À travers les témoignages de ses confrères, une même image revient : celle d'un journaliste accessible, attentif, cultivé et fidèle à une certaine éthique de la presse. Une manière d'exercer le métier où l'autorité ne se mesure pas au bruit que l'on fait, mais à la confiance que l'on inspire.

Propos recueillis par Dr Hüseyin Latif
Photos : Aramis Kalay



Ali Türek

Cette rencontre aurait été extraordinaire. Elle aurait sûrement bousculé quelques certitudes, peut-être le cours d'un monde devenu bruyant et monotone. Qui sait ! Hélas, elle n'a jamais eu lieu. Et elle n'aura malheureusement jamais lieu.

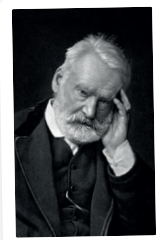
Il m'arrive souvent d'imaginer Alain Finkielkraut et Alev Alatlı assis face à face, autour d'une table ou devant leurs bibliothèques, discutant pendant des heures. Face à l'amitié imaginaire de ces deux plumes, les puritains s'en étonneraient, voire s'offusqueraient. D'autres ne verraient même pas les liens qui les unissent.

À raison, d'ailleurs. Ils n'ont, après tout, ni la même langue, ni la même histoire nationale, ni le même parcours intellectuel. Mais peu importe. À mes yeux, ces deux noms appartiennent au même panthéon, à cette même étrange catégorie. Chaque fois que je referme un livre de l'un, j'ai le sentiment d'entendre l'écho de l'autre. Leurs lignes se croisent, leurs voix se répondent constamment d'une rive à l'autre, entre la Seine et le Bosphore. Pour moi, ils forment un étrange couple imaginaire.



Une même inquiétude

Je ne parlerai pas ici de leurs choix ou idées politiques. La comparaison serait séduisante, mais infiniment déplacée. Ce qui les rapproche n'est pas tant une idéologie ; c'est une inquiétude. Une même inquiétude... Une interrogation profonde devant la fragilité de la culture, devant l'effacement de la mémoire et devant la difficulté, pour les sociétés modernes, de transmettre autre chose que le divertissement et la consommation. L'école, la langue, les classiques, la littérature, la philosophie... La transmission est le véritable cœur de leurs œuvres. Chez Finkielkraut et Alatlı, ces mots dessinent un monde, un univers à part entière. Certains trouveront cet univers sévère, mélancolique, parfois même morose. Je le trouve, au contraire, profondément apaisant et beau. Parce qu'il me rappelle qu'un pays est plus qu'un simple chiffre de dette ou de produit intérieur brut, et qu'une civilisation vit autant par ce qu'elle crée ou consomme que par ce qu'elle transmet et enseigne. En écrivant ces lignes, j' imagine la bibliothèque devant laquelle ils discutent. Péguy côtoyant Dostoïevski, Yaşar Kemal face à Anatole France, Yunus Emre à côté de Victor Hugo... Sous leur plume, leurs auteurs se rencontrent. Leurs villes, Paris et



Istanbul, deviennent des villes où l'on débat sans cesse de la République, des Lumières, de la modernité. Leurs interrogations ont, bien évidemment, des sons différents, le turc pour l'une et le français pour l'autre. Elles changent, bien sûr, de vocabulaire, de détails, mais rarement de nature. Les accents diffèrent, les références changent, mais les questions demeurent les mêmes : que restait-il après tout ? Que restera-t-il ? C'est sans doute ce qui les a rendus si inconfortables. Tous deux ont été critiqués, caricaturés, enfermés dans des étiquettes qui racontaient davantage les passions politiques générales de leur époque que le fond de leur pensée. Or les lire véritablement aurait pu suffire à montrer exactement l'inverse : suspendre le temps qui entoure et savourer une pensée dans toute sa splendeur et oui, jusque dans ses plus grotesques contradictions.

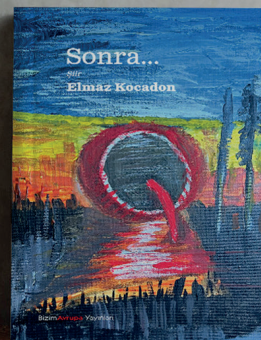
Entre Istanbul et Paris, je transporte souvent des livres. Ceux d'Alev Alatlı et d'Alain Finkielkraut voyagent presque toujours ensemble et finissent invariablement sur la même étagère, côte à côte.



Leurs lignes finissent toujours par me rappeler une chose essentielle : penser est peut-être moins l'art d'avoir raison que celui de continuer à dialoguer avec des idées qui nous transcendent.

“Gecenin kucagına oturdum
ve yalnızca karanlıkla konuştum
dost olduk birbirimize
sonra...
Yorgan gibi çektim onu üstüme
ikimiz kaybolduk
birbirimizin içinde.
Seher vaktinde
güneşi beklerken
yalnızdım gene.”

elmaz
kocadon



Sonra...

Arkas Sanat et le Centre Pompidou inaugurent leur première exposition commune : « Lumina : L'Art de la couleur et de la lumière »

La première exposition issue de la collaboration entre Arkas Sanat et le Centre Pompidou, « Lumina : L'Art de la couleur et de la lumière », ouvrira ses portes le 26 septembre au Centre d'art Lucien Arkas. Consacrée à l'influence de la couleur et de la lumière dans l'art moderne et contemporain, l'exposition proposera à Izmir une nouvelle expérience artistique d'envergure internationale.

Première des dix expositions prévues dans le cadre du programme de collaboration de cinq ans entre Arkas Sanat et le Centre Pompidou, « Lumina » sera présentée au Centre d'art Lucien Arkas. Inauguré en avril avec une sélection d'œuvres de la collection du Centre Pompidou intitulée « Sonia & Robert Delaunay : L'invention de la couleur moderne », le Centre d'art Lucien Arkas, septième espace d'Arkas Sanat, accueillera cette fois l'exposition « Lumina : The Art of Color and Light / Lumina : L'Art de la couleur et de la lumière ».

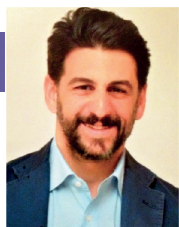
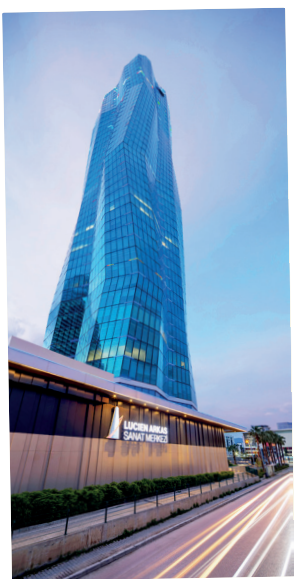
À travers différentes approches artistiques allant du début du XX^e siècle à nos jours, l'exposition explorera la relation entre la puissance expressive de la couleur et la capacité transformatrice de la lumière. Rappelant que l'expérience visuelle ne se limite pas au seul regard, mais se construit également à travers le mouvement, la vibration, le rythme et la perception sensorielle, « Lumina : L'Art de la couleur et de la lumière » invitera le public à réfléchir aux interactions entre la couleur, la lumière et l'œil. Commissariée par Anna Hiddleston et Noémie Fillion, l'exposition abordera la relation que l'art moderne et contemporain entretient avec les modes de percep-

tion visuelle, à travers les notions de perception, d'espace, de mouvement et d'expérience du spectateur. « Lumina : L'Art de la couleur et de la lumière » envisagera la couleur non pas comme un simple élément visuel, ni la lumière comme une simple source d'éclairage, mais comme des moyens d'expression fondamentaux qui façonnent les recherches des artistes autour de la forme, de l'émotion, du rythme et de l'expérience. Elle constituera également l'une des étapes majeures d'un programme culturel et artistique plus vaste développé au Centre d'art Lucien Arkas autour de la couleur et de la lumière.



Dans le cadre de cette collaboration de cinq ans avec le Centre Pompidou, İş Bankası poursuivra son soutien à l'art en tant que partenaire des expositions organisées au Centre d'art Lucien Arkas. Situé au sein de Mistral Izmir, le Centre d'art Lucien Arkas renforce sa position de nouveau lieu culturel réunissant à Izmir des collections internationales et des approches curatoriales contemporaines. Il s'affirme également comme une plateforme culturelle vivante grâce à des rencontres, des ateliers et des événements issus de différentes disciplines.

Des ateliers destinés à tous les âges, des séminaires animés avec la participation de spécialistes de différents domaines artistiques, des concerts, des projections de films ainsi que des collaborations avec des institutions artistiques internationales constitueront les principaux axes de son programme culturel et artistique.



Derya Adıgüzel

Nous avons prévu des travaux de rénovation à la maison. J'ai appelé le tapissier du quartier. Il a pris les

mesures, m'a donné celles du tissu et un prix. Son assistant est venu chercher les canapés et les fauteuils à remplacer en camionnette. Je lui ai demandé le supplément pour le tissu et le prix de deux canapés supplémentaires. Il a immédiatement pris les mesures et m'a demandé neuf mètres de tissu en plus. « Je dois demander le prix à mon père », a-t-il dit. Il a appelé son père et a obtenu un prix. J'étais stupéfait. Un homme de plus de quarante ans incapable de donner un prix pour un travail basique ! Il demandait à son père de soixante-dix ans !

Quelques jours plus tard, je suis allé à l'atelier pour me renseigner sur l'avancement des travaux. Dans ce minuscule atelier, le père avait instauré un système de contrôle si strict que le fils de quarante ans devait consulter son père pour les tâches les plus simples et ne pouvait rien faire sans autorisation, verbale ou tacite... Après avoir observé cette situation avec étonnement, j'y ai réfléchi. Ce besoin de contrôle excessif du père avait fini par le rendre, lui et son fils avec qui il avait travaillé pendant des années, insignifiants et limités. Persuadé de tout savoir, il détestait tout le monde, était incapable

Contrôler

de coopérer et, fort de son prétendu savoir-faire omniscient, il ne parvenait qu'à rester confiné dans sa petite boutique. N'ayant de maître que lui-même, il avait enchaîné son fils à lui ; ils partageaient la même prison. S'il l'avait libéré, peut-être son fils aurait-il grandi, tâtonnant et tombant, pour finalement devenir propriétaire d'une fabrique de chaises ou de fauteuils...

Ce contrôle exercé par le père sur son fils m'a tellement marqué que je suis retourné le voir, prétextant le travail. En discutant avec lui, j'avais l'impression d'assister à un cas clinique. Il s'est longuement étendu sur les subtilités du métier de tapissier et sur la façon dont il avait formé son fils. Il expliqua comment sa méticulosité et sa précision dans son travail le rendaient si tendu, et que, faute d'avoir trouvé un autre apprenti aussi méticuleux, père et fils avaient travaillé ensemble pendant des années. Il détestait les autres tapissiers du coin et les critiquait sans cesse. Il disait que non seulement les nouveaux maîtres, mais le monde entier était corrompu.

Il est très difficile de vivre une vie guidée par le besoin de tout contrôler. J'ai des amis qui ont cette manie. Au lieu de profiter de la vie, ils vivent sous le stress du contrôle, voulant que tout soit exactement comme ils le disent. Ils abordent même les choses les plus simples sous

l'angle du gain ou de la perte, les transformant en questions d'honneur, exagérant les problèmes ou en créant des problèmes là où il n'y en a pas. Ils critiquent tout ce qu'ils n'ont pas proposé. Quand ils ne trouvent rien à redire et sont forcés d'accepter la situation, ils se mettent immédiatement à l'affût. Même des années plus tard, ils essaient de réinterpréter les événements pour prouver qu'ils avaient raison. Parce qu'ils s'admirent le plus, ils s'infligent les plus grandes souffrances. Ils sont constamment tendus, cherchant la moindre chose à critiquer. Ils sont étrangers aux émotions fédératrices telles que la coopération, la compréhension et l'amour. Ils vivent dans le ressentiment et l'amertume. Ils se plaignent que leur valeur ne soit pas reconnue et qu'ils ne reçoivent pas l'importance qu'ils méritent. Ils considèrent les autres comme ignorants et incompetents, et ne font donc confiance à personne. Ils envient et évitent les personnes puissantes, et se lient d'amitié et coopèrent avec les personnes faibles sur lesquelles ils peuvent exercer leur domination.

Notre pouvoir ne suffit pas à contrôler qui que ce soit. Cependant, nous ne pouvons exercer de pouvoir que sur nos proches, nos conjoints et nos enfants, sur lesquels nous pouvons tenter de nous imposer. Nous pouvons les aliéner de leur propre identité, les détruire et les transformer en êtres faibles,

pitoyables et dépendants de nous. Les personnes accros au contrôle sont lâches et réactives car elles ne peuvent maîtriser le monde extérieur à leur guise. Elles croient qu'elles ne peuvent se protéger de ce qu'elles ne peuvent contrôler. S'ils renonçaient à leur obsession de contrôler le monde entier et se tournaient vers eux-mêmes, vers leur propre univers, ils réaliseraient à quel point ils se sont rendus pitoyables, eux et leur entourage. La chose la plus belle et la plus réussie qu'un être humain puisse faire est de savoir se maîtriser face aux situations qu'il rencontre. Je connais des gens qui cherchent à contrôler tout le monde. Ils s'emportent pour un rien et en tremblent de la tête aux pieds. Ils paniquent au moindre risque. Ils testent leur pouvoir sur les plus faibles, mais se soumettent aux plus forts.

Abandonnez votre obsession du contrôle. Laissez les gens qui vous entourent, en particulier votre conjoint, vos enfants et vos proches, être eux-mêmes. Au lieu d'essayer de contrôler tout le monde, si vous maîtrisez vos propres attitudes, comportements et réactions, vous trouverez la paix intérieure et vous la répandrez autour de vous.



Aujourd'hui
la Turquie

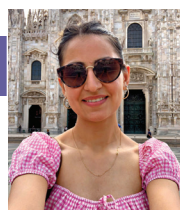


Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag sari, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 I 89645 • www.ajourd'huiatuerquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizdaji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türek, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Uçkardes, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardes, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com



Meliha Serbes

MODE

Les marques européennes étaient autrefois moins chères sur le marché turc, puis l'Europe est devenue plus compétitive par rapport à la Turquie. Avant, je faisais mes achats au gré de mes déplacements. Mais depuis un ou deux ans, l'écart de prix s'est considérablement réduit. Acheter en Turquie ou acheter en Europe revient désormais presque au même. Dans ces conditions, faire ses achats à l'étranger puis devoir les transporter ne me paraît plus vraiment intéressant.

À Galataport, j'ai commencé ma promenade par Communauté, avant de passer chez Beymen et Vakkorama.

Communauté : bien plus qu'une boutique

Communauté est une marque récemment créée. Elle a ouvert sa première boutique à İstinyePark, avant de s'installer à Galataport. J'ai également lu que la marque prévoyait l'ouverture d'une boutique sur la célèbre avenue Bağdat.

Ce qui m'a particulièrement plu chez Communauté, c'est sa conception très différente de la boutique traditionnelle. Ici, l'objectif n'est manifestement pas de faire entrer le client, de lui vendre un produit et de le voir repartir aussitôt. L'idée est plutôt de créer un lieu où l'on a réellement envie de rester.

Boire un café → découvrir → tomber sur une nouvelle marque → regarder un objet design → feuilleter un livre → discuter → et peut-être faire du shopping... J'ai beaucoup aimé cette approche !

On n'a pas l'impression de simplement faire les magasins. On a plutôt le sentiment de partir à la découverte d'un univers, avec quelque chose de différent à chaque coin de la boutique. Plusieurs marques que je n'avais jamais vues auparavant ou encore peu présentes sur le marché turc y sont proposées.

J'ai malheureusement eu trop peu de temps pour explorer la boutique en détail. J'ai donc prévu d'y retourner lors d'une prochaine visite. Il y avait réellement beaucoup de choses à découvrir.

Galataport : le shopping à l'heure de l'expérience

En fin d'après-midi, je suis allée me promener à Galataport. C'était le week-end et le quartier était particulièrement animé. J'ai parcouru les boutiques et j'ai une nouvelle fois constaté que Galataport est devenu l'un des lieux privilégiés des touristes pour faire du shopping à Istanbul, notamment grâce à sa localisation et à la diversité des enseignes qui y sont installées.

Beymen Beauty Studio

Je me suis ensuite arrêtée chez Beymen, notamment pour jeter un coup d'œil au Beauty Studio.

Ces dernières années, les habitudes des consommateurs dans le domaine de la beauté ont beaucoup évolué. Face à la politique de Sephora concernant les testeurs et les cadeaux lors des achats, de nombreux consommateurs ont commencé à se tourner davantage vers Beymen Beauty. Car Beymen Beauty Studio, notamment à ses débuts, avait su séduire les consommateurs par sa politique généreuse en matière de testeurs et de cadeaux.



Malheureusement, à Galataport, l'espace Beauty se limite essentiellement au rayon parfumerie. Il n'y a pas de département maquillage, ce qui est surprenant compte tenu notamment de l'importance de la clientèle touristique. Pour cela, il faut se rendre dans les magasins Beymen de Zorlu, Akasya ou İstinyePark, qui disposent de surfaces plus importantes.

La grande déception de la journée fut **Vakkorama**.

Réunir autant de produits aux compositions aussi peu séduisantes sous une même enseigne relève presque de la performance !

Les étiquettes de composition comportent parfois quatre ou cinq lignes. On croirait presque lire une recette de cuisine : polyester, viscose, élasthanne, rayonne, modal... une pincée de coton et une dose de lin. Mais ne pensez surtout pas que l'absence de matières naturelles comme la laine, le coton, le lin ou la soie rend les prix accessibles. Bien au contraire ! Même soldés, de nombreux articles restent autour de 100 à 150 euros, voire davantage. Je suis donc sortie de Vakkorama après avoir lu les étiquettes, regardé les prix, râlé intérieurement et surtout... sans avoir aimé le moindre article.

Comme je ne voulais pas rentrer chez moi les mains vides, je suis finalement passée chez **Massimo Dutti**. J'apprécie la qualité de leurs tissus et j'ai donc pris le temps de parcourir la boutique. Résultat : j'ai acheté un jean.

À mes yeux, Massimo Dutti est l'une des marques les plus réussies et les plus intéressantes du groupe Inditex. La marque n'hésite pas à utiliser le cachemire, la laine, le coton ou encore le lin, avec une vraie attention portée aux matières et à la qualité.

Son ascension récente confirme d'ailleurs cette impression. Dans le deuxième trimestre 2026 du Lyst Index, Massimo Dutti a gagné huit places pour entrer dans le top 10 des marques les plus populaires au monde, à la dixième position. Cette progression spectaculaire est liée à une hausse de 43 % de la demande pour la marque.

Et ce résultat ne me surprend pas. Je constate également autour de moi que les consommateurs achètent réellement chez Massimo Dutti. Cette progression est donc, à mon sens, parfaitement méritée. J'aimerais néanmoins que Massimo Dutti développe davantage ses collections pour les jeunes femmes et les jeunes hommes. La clientèle à laquelle la marque s'adresse actuellement reste, selon moi, relativement ciblée.

Par ailleurs, un autre point mérite également d'être abordé : la longueur des vêtements.

D'après les remarques que j'entends régulièrement autour de moi, les longueurs des robes et des pantalons semblent davantage pensées pour les femmes mesurant 1,75 m ou plus. Proposer plus systématiquement des versions *regular* et *short* permettrait sans doute de répondre à une clientèle beaucoup plus large. Personnellement, je suis satisfaite de la longueur de leurs pantalons et de leurs jupes. Mais si l'on tient compte de la taille moyenne des femmes dans les pays méditerranéens, on peut tout de même considérer que certaines longueurs sont légèrement supérieures à la moyenne. Cette promenade à Galataport m'a finalement permis de constater à quel point le shopping est en train de changer.

D'un côté, de nouvelles enseignes comme Communauté cherchent à transformer la boutique en véritable lieu de découverte et de vie. De l'autre, les grands magasins comme Beymen adaptent progressivement leur offre aux nouvelles habitudes des consommateurs. Et certaines marques, comme Massimo Dutti, semblent avoir parfaitement compris que la qualité des matières et le rapport entre prix et produit restent des arguments essentiels.

Car aujourd'hui, le shopping ne consiste plus seulement à se demander quoi acheter, mais aussi où, comment et selon quelle expérience on souhaite acheter.



L'art de manier la plume

La boutique de stylo Yeni Zaman Kirtasiye fêtera son centenaire l'an prochain. Depuis 1927, cette papeterie réputée fournit un matériel de grande qualité, alliant tradition et modernisation comme en témoigne le développement de sa marque Kalem Dünyası. Nous avons rencontré le directeur de l'entreprise stambouliote, M. Can Saro Şenorkyan. Il nous explique qu'à travers une papeterie fiable, il défend avant tout les valeurs du travail, de la créativité et de la productivité.

Comment s'est développé votre projet de papeterie ?

Nous avons toujours développé notre commerce en restant fidèles à notre héritage. Bien sûr, nous sommes d'abord une entreprise commerciale, mais nous portons aussi la responsabilité de notre tradition et de notre histoire longuement construite avec nos clients.

Ainsi, avant d'ouvrir un nouveau magasin, nous avons créé un site internet adapté aux besoins d'aujourd'hui. Nous attachons aussi de l'importance à la représentation de marques célèbres. Finalement, nous avons commencé à travailler à créer notre propre marque. Au fil du temps, nous allons continuer à augmenter la variété de nos produits.

Quel type de clientèle avez-vous : écrivains, écoliers, entreprises... ?

Je puis dire que presque tous ceux dont la profession est l'écriture ou qui aiment écrire ont déjà visité Yeni Zaman ! Nous avons des amis dont les parents étaient déjà clients, et qui maintenant viennent avec leurs propres enfants. Nous collaborons aussi avec de nombreuses entreprises.

Quel stylo pourriez-vous recommander à quelqu'un qui ne connaît pas bien l'univers de la papeterie ?

Quand je conseille des clients qui



achètent leur premier stylo, les facteurs décisifs de mes recommandations vont être la façon dont ils veulent l'utiliser, leur âge, leur profession et leurs goûts personnels. Mais tout cela est propre à chacun, on ne peut pas imposer un choix simplement parce qu'il est plus fonctionnel, qu'il convient à un usage précis ou qu'il est durable. C'est pourquoi j'essaie vraiment de comprendre les goûts et les besoins de la personne en face de moi.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com

* Propos recueillis par Elsa Malkoun.

La forêt invisible de la Méditerranée

À Bodrum, tout le monde rêve de criques aux eaux turquoise. Pourtant, sous cette mer qui fait la renommée de la région s'étend une forêt que la plupart d'entre nous ne voient jamais. L'un des écosystèmes les plus précieux de la Méditerranée, *Posidonia oceanica*, plus connue sous le nom d'herbier de posidonie, demeure largement ignoré, aussi bien par les habitants que par les visiteurs. J'aimerais vous parler d'une association dont je fais partie et qui s'efforce de faire connaître ces plantes marines que nous prenons encore pour de simples algues.

L'association EkoMiras (EcoLegacy Mediterranean) est née de l'initiative du biologiste marin Dr Mert Gökalp (METU). Bien avant son existence officielle, celui-ci avait déjà réuni autour de lui biologistes, plongeurs, chercheurs en sciences sociales, pêcheurs, capitaines et amoureux de la mer. Ensemble, ils ont cartographié les herbiers de posidonie de toute la péninsule de Bodrum grâce à un système d'information géographique (SIG) et identifié les principales pressions qui menacent cet écosystème. Ce travail de référence est aujourd'hui accessible à tous sur ecolegacymed.org.

Pourquoi consacrer autant d'efforts à cette plante sous-marine ? Parce que la posidonie n'est pas une algue, mais une plante à fleurs endémique de la Méditerranée. Comme les plantes terrestres, elle possède des racines, des feuilles et réalise la photosynthèse. Elle stocke du carbone, produit de l'oxygène, contribue à l'équilibre climatique et offre un refuge à une biodiversité exceptionnelle. En filtrant naturellement l'eau, elle participe aussi à la transparence des criques qui attirent chaque année des

millions de visiteurs. Derrière les paysages de carte postale se cache donc un écosystème dont dépend aussi une partie de l'économie locale. Les herbiers de posidonie sont, en quelque sorte, les héros silencieux de la Méditerranée.

Mais ce que nous connaissons mal suscite souvent la méfiance. Beaucoup de vacanciers préfèrent une plage où aucun herbier n'est visible, et cette demande pousse parfois certains établissements touristiques à les retirer. À cela s'ajoutent les rejets polluants, les remblais liés à la construction, les aménagements côtiers mal planifiés qui réduisent l'accès à la lumière, ainsi que les ancres des bateaux qui peuvent arracher en quelques instants plusieurs mètres carrés d'herbiers.



Les systèmes de mouillage écologique existent, mais restent encore trop peu répandus. La posidonie fait aujourd'hui face à des pressions multiples, largement causées par nos propres usages du littoral.

Consciente que la protection commence toujours par la connaissance, EkoMiras ne limite pas son action à la recherche scientifique. La mer devient aussi un récit, une image, une expérience collective. Les documentaires sous-marins réalisés par Mert Gökalp, les ateliers organisés dans les lycées, les opérations de nettoyage des côtes ou encore les projets artistiques invitent chacun à porter un regard différent sur le monde marin. En 2024, le parc sous-marin créé avec le Musée maritime de Bodrum et le Rotary 2440 a illustré la manière dont l'art peut soutenir la conservation. En septembre 2025, le programme *Maviyi Okumak* a sensibilisé près de deux mille lycéens. Le projet *Green Rangers* rassemble des bénévoles pour nettoyer les fonds marins et le littoral, tandis que *Vicdanlı Sofralar* propose de repenser notre rapport à la mer en valorisant les

espèces locales et les espèces invasives dans une démarche de consommation responsable (bien que végétarienne, je suis convaincue que cette question mérite d'être discutée collectivement).

Cette histoire possède également une dimension franco-turque. La convention signée entre la municipalité de Bastia et la municipalité métropolitaine de Muğla a permis de renforcer la coopération entre deux territoires qui partagent des écosystèmes remarquablement similaires. EkoMiras a assuré la coordination de cette collaboration avec le soutien financier et matériel du Consulat général de France. Au fil de cette aventure, nous avons compris une chose très simple : les racines de la posidonie ne portent pas de passeport. Les herbiers de Bastia et ceux de Bodrum appartiennent à une même Méditerranée. Les protéger est une responsabilité commune. Et si, un jour, en entrant dans la mer à Bodrum, vous voyez sous vos pieds non plus de simples « algues », mais la forêt silencieuse de la Méditerranée, alors EkoMiras aura déjà accompli une partie de sa mission.

* Ayçanur Top

Canicule 2026 : la répétition d'une hécatombe qui aurait pu être évitée

De la fin mai à la fin juin, la France a connu une succession de vagues de chaleur d'une intensité exceptionnelle. Vigilances rouges et oranges, records de température et surmortalité rappellent le traumatisme de 2003. Plus de vingt ans après cette catastrophe sanitaire, le pays semble une nouvelle fois confronté aux limites de sa préparation.

L'alerte a été donnée avant même le début de l'été. Fin mai, un couvreur de 19 ans meurt d'une hyperthermie sur un chantier dans la Drôme. Cette première victime annonce une vague de chaleur précoce qui provoque déjà près de 300 décès supplémentaires. Quelques semaines plus tard, une canicule historique de onze jours frappe l'ensemble du territoire et fait brutalement grimper la mortalité.

Selon Santé publique France, la seule semaine du 22 au 28 juin enregistre environ 2 025 décès supplémentaires, soit une hausse proche de 30 %. Les 25 et 26 juin constituent le point culminant de la crise avec plus de 1 400 décès quotidiens. Si l'attribution individuelle de ces décès aux températures extrêmes reste à confirmer, la concomitance entre la canicule et cette surmortalité ne laisse guère de doute sur l'ampleur du phénomène.

Les victimes sont principalement âgées de plus de 45 ans, mais c'est surtout à domicile que le drame se joue. Les décès y augmentent de 91 %, contre 37 % dans les EHPAD et près de 20 % à l'hôpital. La ministre de la Santé, Stéphanie Rist, a elle-même reconnu cette progression spectaculaire des décès à domicile.

La géographie de cette surmortalité révèle de fortes disparités. L'Île-de-France enregistre une hausse des décès de près de 63 %, devant les Pays de la Loire (+ 62 %), la Normandie (+ 53 %) et la Bretagne (+ 36 %). Ces chiffres demeurent provisoires puisqu'ils reposent sur les certificats électroniques couvrant environ 60 % de la mortalité nationale. Le bilan définitif pourrait donc être encore plus lourd.

Si la canicule concerne l'ensemble de la population, elle ne frappe pas tout le monde avec la même violence. Les ménages les plus modestes en sont les premières victimes. Selon la Fondation pour le logement, deux Français sur trois souffrent de la chaleur dans leur habitation. Mal isolés, dépourvus de climatisation et situés dans des îlots de chaleur urbains, de



nombreux logements dépassent les 40° C. Les quartiers populaires, davantage exposés à la précarité énergétique, paient un tribut particulièrement élevé.

Les personnes sans domicile sont également confrontées à des conditions extrêmes. Sur des sols pouvant dépasser 50° C, elles disposent d'un accès limité à l'eau et vivent sous des tentes transformées en véritables fours. Les associations alertent sur les risques de déshydratation, d'insolation et de décès. Les personnes âgées, les enfants et les malades chroniques figurent également parmi les populations les plus vulnérables. Face à cette situation, le gouvernement met en avant les progrès réalisés depuis 2003. Des cellules de crise sont activées et des dispositifs de rafraîchissement sont déployés dans les hôpitaux. Mais sur le terrain, les soignants dénoncent des réponses largement insuffisantes. Les urgences sont saturées et les établissements improvisent des protections contre la chaleur avec des couvertures de survie ou des cartons afin de limiter des températures dépassant parfois 36° C dans les chambres.

À Paris, les médecins urgentistes décrivent une situation exceptionnelle. Le

Samu enregistre une explosion des décès tandis que les chambres funéraires de Ménilmontant et des Batignolles, ainsi que l'Institut médico-légal, atteignent rapidement leurs capacités maximales. Au funérarium international d'Orly, la chambre froide est remplie en moins de quarante-huit heures, obligeant à refuser de nouvelles prises en charge.

Cette crise rappelle avec force que les épisodes de chaleur extrême ne constituent plus des événements exceptionnels mais une nouvelle réalité climatique. Les recommandations individuelles, indispensables, ne suffisent plus face à une vulnérabilité devenue structurelle. Urbanisme, rénovation thermique des logements, adaptation des établissements de santé et protection des populations précaires devront désormais constituer des priorités de santé publique.

La première vague de chaleur s'est achevée le 30 juin, mais une nouvelle canicule s'est installée dès le 6 juillet. Alors que l'été ne fait que commencer, la France entre dans une saison où les épisodes extrêmes risquent de se multiplier, rappelant l'urgence d'une adaptation devenue indispensable.

* Thaïs Hoareau



Les festivals d'été où la magie opère

(Suite de la page 1)

Le duo s'appuie notamment sur les rythmes asymétriques, caractéristiques de nombreuses traditions musicales du Moyen-Orient, pour créer une musique mouvante et imprévisible. Plus qu'un simple mélange de styles, Donavazi construit un véritable dialogue entre les cultures, où le piano et les percussions deviennent un espace d'expérimentation et d'échange.



Écouter cette musique sous un ciel étoilé, les pieds dans le sable, restera pour moi le souvenir d'une soirée inoubliable.

Zorba a fait vibrer Bodrum au rythme du sirtaki

Le 23^e Festival international de ballet de Bodrum s'est tenu du 31 juillet au 17 août 2026, au château de Bodrum. Organisé par la Direction générale de l'Opéra et du Ballet de Turquie, il a réuni plusieurs productions autour de grands classiques et de créations contemporaines, faisant de Bodrum un rendez-vous important de la danse en Turquie. Au programme cette année : *Le Lac des cygnes*, *Zorba*, *Carmina Burana*, *Boléro* et *Pinokyo*.



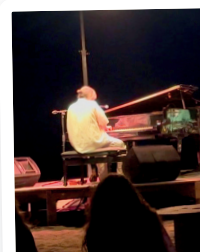
Le soir du 5 août, j'ai pu assister au ballet *Zorba* dans une interprétation de l'Opéra et du Ballet d'État d'Ankara.

Inspirée du célèbre roman éponyme de Nikos Kazantzákis, la production, portée par les musiques inoubliables de Mikis Theodorákis et la chorégraphie de Lorca Massine, fait dialoguer danse, musique et culture méditerranéenne.



Porté par une chorégraphie puissante, des danses dynamiques et une remarquable énergie scénique, *Zorba* a suscité un véritable enthousiasme auprès du public.

Entre musique, danse et rencontres artistiques, ces soirées sous les étoiles deviennent de véritables parenthèses enchantées.



* Dr Mireille Sadège



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

La visite de cette exposition laisse une impression paradoxale. On en sort avec le plaisir d'avoir retrouvé un univers familier, celui d'une mode flamboyante qui a profondément marqué les années 1990, mais aussi avec le sentiment qu'elle aurait pu aller beaucoup plus loin dans la mise en scène de cet extraordinaire créateur.

Ce qui m'a le plus marqué, ce sont finalement les vêtements et les vidéos des défilés. Les pièces sont magnifiques et nombreuses, et certaines font immédiatement surgir toute une époque : les supermodels, les stars de la musique, les défilés devenus des spectacles, le glamour et l'extravagance qui caractérisaient Versace. On retrouve ses imprimés baroques, l'or, les couleurs éclatantes, les matières métalliques, les silhouettes moulantes et cette sensualité assumée qui était sa signature.

L'exposition fonctionne ainsi très bien comme une machine à remonter le temps. Elle fait revivre les années 1980 et surtout les années 1990, lorsque la mode, la musique et la culture populaire semblaient se mélanger avec une liberté aujourd'hui assez rare. Les images des défilés et les mannequins iconiques rappellent cette période où une collection pouvait devenir un véritable événement culturel.

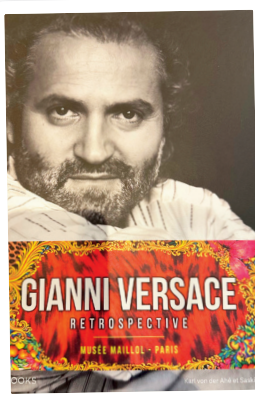


Une émouvante rétrospective de Gianni Versace au Musée Maillol à Paris



J'ai cependant été surpris par l'annonce du nombre de pièces présentées : près de 450. Après avoir vu l'exposition Dolce & Gabbana au Grand Palais, j'ai eu du mal à croire que Versace en présentait davantage. Ce n'est évidemment pas le nombre qui fait la qualité d'une exposition, mais cette impression dit quelque chose de la différence entre les deux expériences.

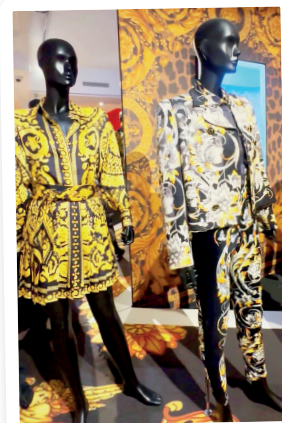
C'est précisément sur la scénographie que je rejoins les critiques les plus réservées. Là où l'exposition Dolce & Gabbana transformait le Grand Palais en un univers spectaculaire et théâtral, la



rétrospective Versace m'a semblé moins immersive. En effet, la mise en scène ne restitue pas toujours l'énergie extraordinaire qui se dégageait des défilés de Gianni Versace.

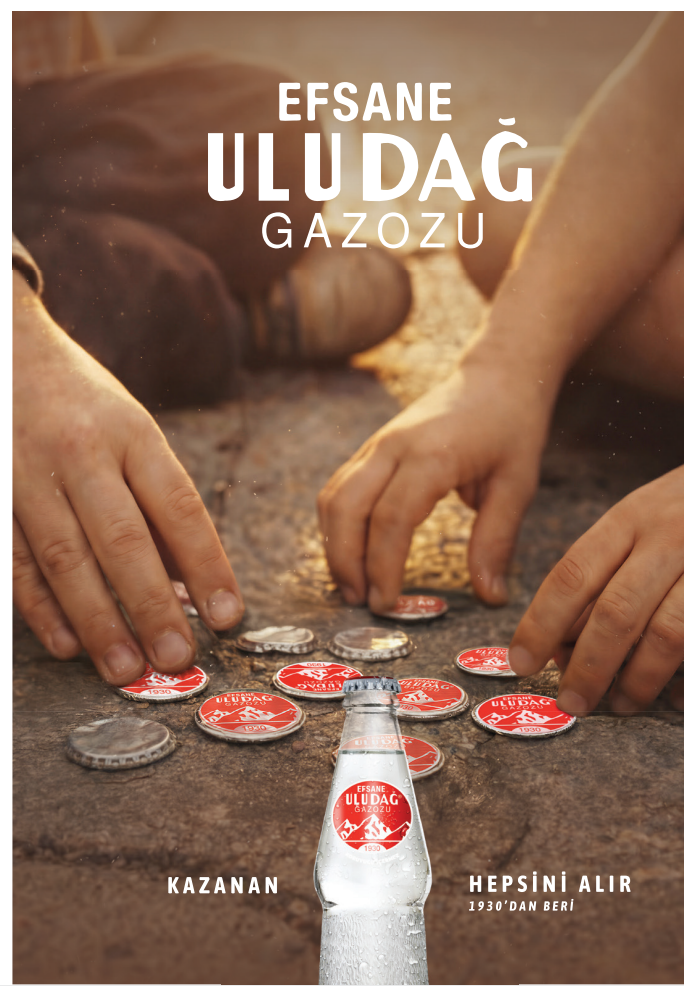
Et c'est peut-être là le principal paradoxe de cette exposition. Versace était justement un créateur qui considérait le défilé comme un spectacle. Une de ses citations à l'exposition résume parfaitement sa conception : « il devrait être évident pour tous qu'un défilé est une provocation, ce qui signifie pousser certaines idées à l'extrême. autrement dit, un spectacle, une sorte de jeu ». En regardant les vidéos, on comprend immédiatement ce qu'il voulait dire.

J'aurais donc aimé que l'exposition nous fasse davantage ressentir cette énergie. Cela n'enlève rien à la qualité des pièces présentées. Au contraire, cette rétrospective rappelle à quel point Gianni Versace fut un créateur libre, capable de mélanger Antiquité grecque, baroque, religion, rock, punk et culture populaire sans jamais perdre son identité.



Je suis finalement sortie du Musée Maillol avec une sensation assez particulière : celle d'avoir retrouvé les années 90 et leurs excès, mais aussi avec le regret de ne pas avoir complètement retrouvé le show Versace.

* M.S.





Dr Gözde Kurt Yılmaz

Maître de conférence à
Beykent Üniversitesi

Odysey...

La relation qu'un pays entretient avec son passé ne se mesure pas uniquement au nombre de pièces qu'il expose dans ses musées, mais aussi à la manière dont il raconte ce passé aujourd'hui. À Çanakkale, en Turquie, cette question est encore plus frappante.

Car c'est ici que se trouve l'un des récits les plus puissants de la littérature mondiale : *L'Iliade* d'Homère, et la légende de Troie qui s'est construite autour d'elle. Alors que le film *Odysey* revient aujourd'hui au centre de l'attention, regarder Troie, c'est en réalité regarder aussi un peu qui nous sommes.

Hollywood raconte encore et encore les histoires d'Homère. Chaque nouveau film fait entrer les héros du monde antique dans l'imaginaire de millions de personnes. Le cheval de Troie, Achille, Ulysse, Hélène... Ces noms sont connus aux quatre coins du monde.

Mais quelle place la Turquie, pays sur le territoire duquel se trouve Troie, occupe-t-elle dans cette histoire ? C'est ici que commence la véritable question, et elle est plutôt dérangeante. Car bien que la Turquie possède le territoire de l'un des plus grands récits du patrimoine culturel mondial, elle choisit souvent d'être non pas la narratrice de cet héritage, mais simplement sa spectatrice.

Nous présentons Troie aux touristes qui arrivent à Çanakkale. Mais nous ne parvenons pas à transformer suffisamment fortement la signification de Troie dans la culture mondiale en un récit puissant. Nous faisons visiter la cité antique, mais nous ne faisons pas véritablement vivre sa légende. Nous prenons des photos devant le cheval de bois, mais nous avons du mal à expliquer pourquoi Homère continue d'être évoqué et étudié des milliers d'années plus tard.

Or le tourisme ne consiste pas seulement à vendre des « lieux à visiter ». Le tourisme, c'est aussi vendre des histoires.

La Grèce le sait depuis longtemps. Rome le sait. L'Italie, la France, l'Égypte et le Royaume-Uni le savent également. Ils ne présentent pas un site archéologique comme un simple ensemble de vestiges de pierre, mais comme la scène d'un récit civilisationnel. Nous, en revanche, réussissons parfois à réduire une civilisation vieille de 5 000 ans à un simple panneau indiquant l'entrée d'un site archéologique où l'on doit acheter un billet.

Mais la question de Çanakkale ne concerne pas uniquement Troie. Cette région possède une extraordinaire superposition de strates historiques, allant de l'Antiquité jusqu'aux guerres de Çanakkale. Troie, Assos, Bozcaada, Gallipoli, les sites commémoratifs des martyrs, la culture maritime, la gastronomie locale et la mythologie se rencontrent dans un même espace géographique. Mais avons-nous réussi à créer un récit touristique puissant qui relie tous ces éléments ? Pas encore. Car en Turquie, les politiques touristiques restent encore largement centrées sur les questions suivantes : « Combien de touristes sont venus ? Combien de nuits sont-ils restés ? Combien de devises ont-ils dépensés ? »

Pourtant, le tourisme culturel pose des questions plus difficiles, mais aussi plus précieuses :

Pourquoi un touriste devrait-il venir ici ? Que devrait-il apprendre ?

Avec quelle histoire devrait-il repartir ?

Et surtout : pour quoi devrait-il revenir ?

Une production comme *Odysey*, qui suscite un écho à l'échelle mondiale, ne représente pas seulement pour la Turquie la question de savoir si Troie apparaîtra ou non dans le film. De telles productions constituent une occasion exceptionnelle d'accroître la visibilité mondiale du patrimoine culturel. Mais une opportunité ne se transforme pas automatiquement en valeur économique. Qu'un film atteigne des millions de personnes est une chose ; réussir à attirer une partie de ces millions de spectateurs vers Çanakkale en est une autre.

Pour cela, il faut des politiques touristiques créatives, des campagnes internationales de promotion, des stratégies de tourisme cinématographique, des itinéraires thématiques, des expériences numériques, des services de guidage de qualité et des modèles permettant à la population locale de devenir un véritable acteur et bénéficiaire de cette économie. Sinon, Hollywood redécouvrira Troie, tandis que nous continuerons à regarder, en spectateurs, Troie située sur notre propre territoire.



Et il y a ici une situation particulièrement ironique. Le monde entier connaît l'histoire du retour d'Ulysse chez lui. Nous, en revanche, attendons souvent que d'autres racontent au monde les histoires de notre propre patrimoine historique. Peut-être que le problème ne réside pas dans la richesse de nos ressources, mais dans notre manque d'audace à construire des récits.

Çanakkale n'a pas besoin d'une nouvelle statue monumentale, d'un nouveau panneau touristique ou de quelques images de drone destinées uniquement à circuler sur les réseaux sociaux. Çanakkale a besoin de raconter, dans un langage contemporain, la grande histoire qui relie Troie à notre époque. Car Troie n'appartient pas seulement au passé. Troie est l'une des histoires les plus puissantes que la Turquie puisse raconter au monde.

Et si *Odysey* remet cette histoire au cœur de l'attention mondiale, notre rôle ne devrait pas se limiter à regarder le film. Nous devrions plutôt nous demander dans quelle mesure nous savons raconter notre propre histoire. Hollywood s'approprie peut-être Troie, Homère et son *Odyssée* davantage que nous ne le faisons nous-mêmes. La véritable tragédie n'est peut-être pas la guerre de Troie, mais le fait d'attendre que les autres racontent notre propre patrimoine culturel à notre place.



Michael Emami

Une peinture religieuse qui a influencé un philosophe athée

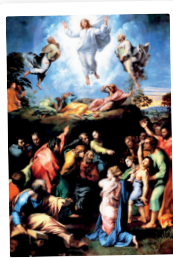
Certains avancent que le philosophe et intellectuel allemand Friedrich Nietzsche, à la fin de sa vie, aurait méprisé le christianisme. Nietzsche considérerait en effet que dire « oui à la vie » était la plus haute louange qu'un individu puisse s'adresser : car cette reconnaissance de la vie, de la force vitale, c'est celle de l'humanité, en opposition à une soumission aveugle et inconditionnelle à la religion.

Le philosophe considérait en effet que le christianisme, c'était une force ultime pour dire « non à la vie ». Il est dès lors particulièrement ironique de constater qu'il ait reconnu dans une peinture religieuse l'affirmation même de sa propre croyance : un vibrant « oui » que l'humanité adresse à la vie.

Car malgré son hostilité vive envers le christianisme à la fin de sa courte vie, Nietzsche fut captivé par les peintures de Raphaël et sa capacité à transformer un sujet biblique en une vision artistique universelle de vitalité et de transcendance. Nietzsche admirait les œuvres de Raphaël, en particulier *La Transfiguration*, qui l'a profondément marqué car elle incarnait une vision artistique affirmative de la vie qui résonnait avec sa philosophie. Même s'il rejetait le christianisme lui-même, Nietzsche a vu dans l'art de Raphaël un « oui » à l'existence, une union de beauté, vitalité et profondeur métaphysique qui reflétait sa propre lutte pour concilier esthétique et philosophie.

Raphaël, maître peintre de la Renaissance, avait été commandité en 1517 par le cardinal Giulio de Medici – le futur pape Clément VII – pour créer une œuvre monumentale sur la Transfiguration de Jésus. L'œuvre devait être un retable pour la cathédrale de Narbonne, où le cardinal occupait une fonction. Cependant, le prélat décida plus tard d'envoyer le tableau à Rome. Il y resta jusqu'en 1797, lorsque Napoléon, lors de sa campagne d'Italie, s'empara du tableau et le ramena en France, considérant Raphaël comme le plus grand artiste de tous les temps et *La Transfiguration* comme la plus grande œuvre d'art jamais existée.

Nietzsche, dans son texte, déclara que de cette œuvre émanait une immense volonté humaine ancrée dans la couleur et le mouvement – alors qu'il affirmait que l'ivresse est la condition préalable à un chef-d'œuvre artistique, une ivresse



apportée par la beauté et le climat. Selon Nietzsche, ce sentiment de plénitude pousse les artistes à idéaliser les choses, pensant que ce processus par lequel ils imposent leurs propres pensées intérieures fait sortir leurs traits principaux tout en éliminant tout ce qui est moindre et sans importance.

Pour Nietzsche, l'art de Raphaël incarnait la vitalité, la beauté et l'affirmation des qualités que le philosophe opposait au « non-dire » du christianisme. Il louait Raphaël comme un artiste créant sans ressentiment, un modèle du « diseur de oui » qu'il admirait. L'éloignement de Raphaël du récit biblique strict permit à Nietzsche de considérer l'art comme indépendant de la théologie, et non en tant qu'outil dogmatique. Il y voyait plutôt la création d'un espace où la beauté elle-même devenait la vérité. Cela résonnait avec son idée selon laquelle l'art, et non la religion, rachète l'existence. Nietzsche évoqua également l'influence de l'humanisme de la Renaissance, l'ad-

mirant comme une renaissance de la vitalité en opposition à l'ascétisme médiéval. Raphaël, en tant que maître de la Renaissance, symbolisait cette affirmation humaniste de la vie terrestre. Dans ses écrits, Nietzsche opposait souvent le génie serein de Raphaël à la décadence de l'art moderne, le considérant comme un repère de la grandeur artistique.

Les peintures de Raphaël ont eu un fort impact émotionnel sur Nietzsche, car leurs couleurs lumineuses et leurs formes équilibrées lui ont procuré un sentiment de clarté et de santé, des qualités qu'il recherchait dans ses propres luttes contre la maladie. Dans *La Transfiguration*, le « carburant philosophique » qui émane de la tension entre souffrance et transcendance reflétait la propre philosophie de Nietzsche consistant à surmonter le désespoir par l'affirmation. Ainsi, la résonance symbolique de l'art de Raphaël est devenue une métaphore visuelle du projet de Nietzsche visant à transformer la souffrance en beauté, le chaos en sens, et l'existence en affirmation.



Gisèle Durero-Köseoğlu

« L'enfer est pavé de bonnes intentions »... Le vieil adage de nos ancêtres nous avait avertis. Parfois, en croyant bien faire, on crée l'effet inverse de celui que l'on recherchait ! Ou au contraire, lorsqu'on diabolise une personne, un sujet, une action, un parti, un pays, avec trop de véhémence, on fait en réalité monter le nombre de ses partisans ! C'est un phénomène connu appelé « l'effet boomerang » ; lorsque des tentatives de persuasion sont trop accentuées, apparaît la « loi de l'inversion des évaluations » selon laquelle les critiques virulentes aboutissent à rendre un objet plus attrayant, pendant qu'un éloge excessif suscite le rejet. Cette situation est liée à la réactance psychologique, concept formulé par Brehm en 1966 : on réagit négativement lorsqu'on sent que notre liberté de choix est menacée. Les exemples en sont multiples : on peut prendre celui de la Prohibition

Attention à l'effet boomerang !

entre 1920 et 1933, lorsque les États-Unis interdirent la fabrication et la vente d'alcool. Il se créa non seulement une rébellion clandestine au sein de la population mais aussi un colossal marché noir et un développement du crime organisé illustrant l'effet boomerang dans une politique publique. Plus près de nous, en 2018, la hausse de la fiscalité sur les carburants s'est soldée par le mouvement des Gilets jaunes où la contestation a vite dépassé la question de l'essence car une mesure présentée officiellement comme nécessaire pour accélérer la transition écologique a été perçue par une partie de la population comme une décision imposée « d'en haut », par des responsables jugés éloignés des réalités quotidiennes. Bref, on aime ce qu'on cherche à nous faire détester et on déteste ce que l'on veut nous faire aimer de force.

Cela peut s'appliquer surtout aux médias. En adoptant des positions trop tranchées sur des sujets politiques ou sociaux, en tentent d'imposer leur analyse et en caricaturant les opinions opposées, ils ne font que susciter la méfiance du public qui va rejeter en bloc leurs discours voire se tourner vers les idées radicales qu'on essayait de leur faire condamner. Par

exemple, aujourd'hui, quand des gouvernements ou des organes de presse diabolisent la Russie ou l'Iran, on voit parallèlement se multiplier sur les réseaux sociaux des messages jugeant les critiques excessives, opérant la séparation entre le régime politique et les habitants et manifestant de l'empathie ou de la compassion envers le peuple russe ou le peuple iranien. Donc, plus le public, et surtout les jeunes, perçoit une tentative de manipulation, plus sa réaction peut être contradictoire à l'intention initiale ! Ma première expérience cuisante sur ce sujet s'est déroulée lorsque je débute ma carrière de professeur à Cannes. J'avais fait participer ma classe de Troisième à un concours organisé par une organisation contre le racisme et l'antisémitisme, et consistant à écrire des textes luttant contre les discriminations. La classe s'était tellement investie dans le projet qu'elle remporta le Grand Prix et nous étions très fiers de cette ouverture d'esprit. Un mois après arriva dans la classe un jeune garçon originaire de la Réunion. Il fut victime de tant d'insultes raciales et de harcèlement que le directeur, ne sachant plus que faire, demanda carrément à ses parents de le changer d'école. Et tout cela dans le groupe qui s'était distinguée pour sa tolérance ! Ma deuxième expérience fut, un peu plus tard, dans le but de combattre l'antisémitisme, l'étude du merveilleux livre de Primo Levi, *Si c'est un homme*. J'avais décidé d'en faire lire trois extraits. À la fin du premier, toute la classe, d'un

seul élan, compatissait ; à la fin du deuxième, un élève me demanda « On va encore parler des Juifs ? » Et après le troisième, il y avait carrément certains élèves qui, à la récréation, faisaient en riant des saluts nazis dans la cour. Je me souviens aussi qu'une équipe de spécialistes de la lutte contre les stupéfiants était venue dans notre école nous conseiller de demeurer très prudents dans les actions de prévention contre la drogue car c'était dans les lycées où l'on avait organisé le plus d'événements de mise en garde que la consommation avait battu des records dans les années suivantes !



Il appartient donc au monde politique et aux médias de demeurer circonspects dans leurs déclarations, de fuir les excès verbaux et les raccourcis caricaturaux, sans jamais perdre de vue ce conseil de la sagesse populaire turque, « C'est ce que tu redoutes le plus qui t'arrive » !



LUCIEN ARKAS
SANAT MERKEZİ

LA 7E ÉTAPE DE LA ROUTE DE L'ART ARKAS

ARKAS
SANAT

Adresse : Çınarlı Mahallesi, Ankara Asfaltı Caddesi,
Mistral Çarşısı 1er étage, Konak / İzmir
arkassanat.com



Sirma Parman

Tout le monde parle du nouveau film de Christopher Nolan.

Je ne l'ai pas encore vu, mais je tombe sans arrêt sur des scènes et des images du film online, et j'imagine que vous aussi. Le film porte à l'écran *L'Odyssée* d'Homère, l'un des récits les plus anciens et les plus célèbres de la littérature occidentale : l'histoire d'Ulysse et de son long voyage pour rentrer chez lui, à Ithaque, après la guerre de Troie. Et, apparemment, le film contient aussi de nombreuses références à l'histoire de l'art.

Parmi elles, il y en a une qui a particulièrement retenu mon attention : *Ulysse et Argus*, peint par Briton Rivière en 1886. Peut-être parce que j'aime beaucoup les chiens, mais j'ai toujours trouvé cette œuvre profondément émouvante. Derrière cette scène très simple entre un homme et son vieux chien se cache, à mes yeux, l'un des moments les plus tendres de *L'Odyssée*.

Ulysse et Argus

Après vingt ans d'absence, Ulysse est enfin de retour à Ithaque. Mais il revient déguisé en mendiant car personne ne doit encore savoir qui il est vraiment. Pourtant, il y a un être qu'il ne peut tromper : c'est son vieux chien Argus.

L'Odyssée d'Homère nous raconte qu'Argus, élevé par Ulysse lui-même, était un chien de chasse fort et rapide. Mais après le départ de son maître pour la guerre de Troie, tout change. Argus est négligé et abandonné devant le palais et pendant vingt ans, il attend le retour de son maître.

C'est ce qui rend leurs retrouvailles si touchante. Argus reconnaît Ulysse immédiatement, malgré son déguisement et malgré les années, alors que personne d'autre ne comprend encore qui se cache derrière ce mendiant. Mais il est désormais trop vieux et trop faible pour se lever. Il peut seulement dresser les oreilles et remuer une dernière fois la queue.

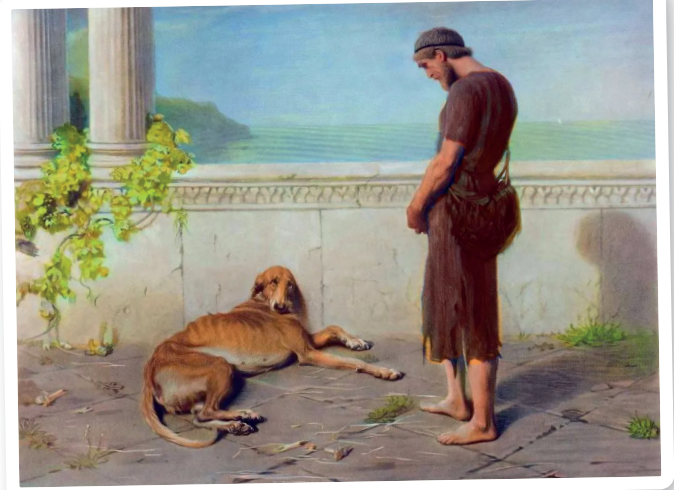
Ce petit geste suffit. Sans un mot, Argus montre à Ulysse qu'il ne l'a jamais oublié.

Et c'est ce dont Ulysse avait besoin après vingt années loin de chez lui : malgré tout ce qui a changé, il est encore reconnu, encore aimé, chez lui.

Briton Rivière choisit de peindre ce moment avec beaucoup de simplicité.

Ulysse ne peut courir vers son chien pour montrer son émotion, car il risquerait de révéler son identité. Il détourne donc le regard et continue son chemin. Argus meurt quelques instants après avoir enfin revu son maître.

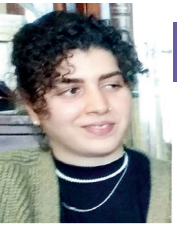
Je pense que l'une des raisons pour lesquelles ce tableau me touche autant, c'est qu'il me fait penser à mon propre chien. Tous ceux qui ont eu la chance d'aimer un chien et d'être aimés par lui savent à quel point leur amour est fidèle. Même quand on quitte la maison pendant seulement dix minutes, on connaît la joie avec laquelle ils nous accueillent



à notre retour : la queue qui remue, les petits sauts, cette excitation comme si on était parti depuis des jours !

Je n'arrive même pas à imaginer ne pas voir mon chien, Gufi, pendant aussi longtemps. L'idée qu'Argus ait attendu le retour d'Ulysse pendant toutes ces années, seul et dans un état si triste, me brise le cœur.

Certaines œuvres sont puissantes non pas seulement par leur maîtrise technique, mais surtout par ce qu'elles nous font ressentir. Et pour moi, ce tableau en fait définitivement partie.



Simruğ Bahadır

Le film, qui se concentre sur la diaspora turque en France, traite de façon très réaliste de

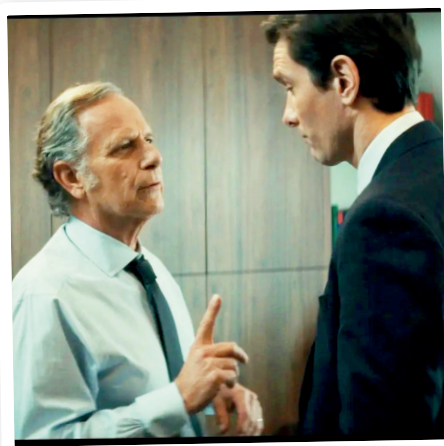
la mince frontière entre intégration et assimilation, ainsi que des tensions qui accompagnent ce processus.

Mustafa, qui souhaite faire carrière en France, a changé son nom en Mathieu et opté pour l'assimilation. Mais lorsqu'Abdullah Özkan, membre de la communauté turque de France, fait son apparition dans la vie de Mustafa, ses racines, qu'il croyait avoir enfouies en lui, le rattrapent. L'agression raciste subie par Abdullah Özkan provoque un profond bouleversement chez Mustafa-Mathieu, qui craint que son passé ne nuise à son statut. Ses décisions le plongent dans une spirale de corruption, tout en le confrontant à la futilité de ses efforts pour renier ses origines. Finalement, le personnage principal se retrouve face à une profonde déception, conséquence des choix qu'il a faits.

Avec le parcours de Mustafa, une autre question centrale du film se dessine : jusqu'où peut-on renoncer à une partie de son identité pour être accepté et réussir dans la société ? La transformation de Mustafa en Mathieu ne

Une affaire turque : le dilemme de l'appartenance

Le film Une affaire turque, écrit et réalisé par Hüseyin Aydın Gürsoy, raconte l'histoire d'un avocat ambitieux d'origine turque, né et élevé en France, qui tente de s'éloigner de ses racines pour atteindre un certain statut social au sein de la société...



constitue pas, de ce point de vue, un simple changement de prénom ; elle témoigne également de sa volonté de s'éloigner de son passé dans l'espoir d'une ascension sociale. Hüseyin Aydın Gürsoy montre ainsi le prix que peut avoir la quête de réussite individuelle lorsqu'elle implique une rupture avec sa famille et sa communauté d'origine.

Les acteurs sont très impressionnants. À mesure que nous, spectateurs, suivons le parcours de Mathieu au cœur de l'architecture captivante du film, nous ne pouvons nous empêcher de nous demander : « Est-ce que c'est juste ? ». Le jeu très naturel de Lionel Erdogan, jusque dans la manière dont son personnage s'exprime en turc sans le maîtriser comme une langue maternelle, rend particulièrement tangible le processus d'assimilation.

Le film met également en lumière une

réalité de la communauté turque en France encore peu connue en Turquie : la complexité du sentiment d'appartenance. Le conflit vécu par Mustafa ne découle pas uniquement de son rapport à la société française : la distance qui s'est installée entre lui et sa propre communauté contribue également à l'intensifier. La déception de cette dernière à l'égard de Mathieu rend d'autant plus visible sa position, désormais entre deux mondes. Bien que Mustafa tente d'adopter une attitude pragmatique, fondée sur l'idée que chacun est responsable de ses propres actes et qu'il vaut mieux ne pas intervenir dans ce qui ne nous concerne pas, cette posture ne suffit pas à apaiser ses remords. Finalement, le parcours de Mustafa semble ainsi remettre en question l'assimilation comme stratégie d'ascension sociale, en montrant ce que le rejet de ses origines peut coûter à l'individu.

Le récit du film donne au spectateur l'occasion de confronter différents points de vue et l'amène à se demander : « De qui me sens-je le plus proche ? » En tant que Turque vivant à l'étranger, j'ai été particulièrement sensible à cet aspect du film. *Une affaire turque* dépeint avec justesse la quête d'appartenance d'un individu partagé entre plusieurs identités, ainsi que le sentiment d'étrangeté qu'il peut parfois éprouver au sein même de sa propre communauté. Si vous passez par Paris, je vous recommande donc vivement de découvrir ce film.

Aujourd'hui la Turquie, une aventure humaine par-delà les frontières



Aujourd'hui
la Turquie

